

L'économie c'est aussi la société

Par Xavier Molénat

La socioéconomie refuse de réduire les échanges économiques à des individus rationnels se coordonnant grâce à des mécanismes de marchés, et met en évidence le rôle des réseaux, du pouvoir, de la confiance, des institutions... Un nouveau regard bienvenu à l'heure de la crise.

On ne sait pas encore comment le monde se remettra de la crise financière, mais on connaît déjà l'identité des premières victimes collatérales : les économistes. « De toutes les bulles économiques qui ont été percées, peu ont explosé de manière aussi spectaculaire que celle de la réputation de la science économique elle-même », notait récemment *The Economist*. Les économistes ont en effet été chargés de tous les maux : ils auraient à la fois encouragé les comportements exubérants des agents financiers, échoué à voir venir la crise, et seraient maintenant à court de solutions pour la résoudre ! Le plus étonnant est que les attaques les plus virulentes viennent... des économistes eux-mêmes. Et pas n'importe lesquels : selon Paul Krugman, prix Nobel 2008, la plupart des travaux de macroéconomie des trente dernières années se sont avérés « au mieux spectaculairement inutiles, au pire indiscutablement nocifs » ! Quant à Uwe Reinhardt, de l'université de Princeton, « une bonne part de la production académique des économistes modernes » lui fait penser à ces « savants du Moyen Âge qui appliquaient le dicton de Saint-Anselme, “credo ut intellegam” : je crois pour comprendre ». Cette croyance, c'est évidemment le socle de ce que l'on appelle la théorie néoclassique (ou standard) : « Des acteurs rationnels (donc calculateurs), cherchant chacun à maximiser leurs intérêts matériels et parvenant à se coordonner de façon optimale grâce à un processus de marché (prix et incitations amenant à prendre les bonnes décisions). »

La socioéconomie à la rescousse

Il faut certes être arrogant comme un économiste pour penser qu'une crise, aussi profonde soit-elle, réduise à néant les apports d'une discipline vieille de plus de 200 ans. Et comme le souligne le prix Nobel d'économie Myron Scholes, « il y a les modèles, et ceux qui utilisent les modèles ». Mais même les plus ardents défenseurs de la science économique, comme *The Economist*, en appellent à un « changement de mentalité (...) car après tout les économistes sont des social scientists, qui essaient de comprendre ce qui se passe dans le monde réel ».

Au-delà du contexte actuel de crise, c'est l'occasion rêvée de se tourner vers un champ de recherches en plein renouveau (particulièrement en France), que l'on pourrait appeler la socioéconomie. Ce domaine aux contours flous rassemble naturellement des sociologues, mais aussi des historiens, des anthropologues et des... économistes, qui ont en commun de ne pas vouloir laisser le monopole de l'analyse économique à la théorie néoclassique, aujourd'hui encore nettement dominante. Leur conviction, qui s'appuie entre autres sur l'œuvre de prédécesseurs illustres tels que Karl Marx ou Max Weber, est que les activités économiques sont, comme les autres, des activités sociales, même si ce ne sont pas nécessairement des activités sociales comme les autres. Ils tentent donc de repeupler le monde, quelque peu désertique à leur goût, de la théorie standard (des individus, des marchés), en montrant que le monde économique « réel », d'une part, s'inscrit dans l'histoire et, d'autre part, doit, pour fonctionner, s'appuyer sur des institutions, des réseaux, des relations de confiance ou de pouvoir, des conventions, des croyances ... On peut ainsi voir qu'un marché aussi standardisé que celui du vêtement obéit à la fois aux lois du marché, tout en faisant place à une diversité de stratégies industrielles pour tenter de s'inscrire dans les jeux sociaux distinctifs qui caractérisent l'habillement. L'entrepreneur peut également être vu comme un « travailleur collectif », s'appuyant sur des dispositifs sociaux et des outils pour constituer un réseau unique de compétences et de ressources. L'argent, de ce point de vue, n'est pas un outil transparent : il reçoit souvent une valeur affective ou morale (il peut être « propre » ou « sale », « honnête » ou « malhonnête ») et fait l'objet d'usages sociaux différenciés. Bref, l'économie, c'est aussi la société.

Approfondir la théorie néoclassique

Symétriquement, la socioéconomie n'est pas une machine à annuler ou inverser les postulats et résultats de l'économie néoclassique. Il y a bien sûr de vives critiques : Lucien Karpik montre par exemple que la théorie standard ne peut rendre compte du fonctionnement des marchés des biens qu'il qualifie de « singuliers » (gastronomie, produits culturels, médecins et avocats...) et propose une théorie alternative. Neil Fligstein conteste par l'enquête l'idée de marchés spontanés et autorégulés, en montrant le rôle central de l'État américain dans la construction et l'essor de la Silicon Valley et du marché des nouvelles technologies. Bruno Théret montre que la monnaie n'est pas un instrument efficace et neutre, mais qu'elle est inégalement distribuée dans la société et fondée sur une confiance qui peut s'évanouir, comme le montrent les crises monétaires. Mais d'autres travaux viennent approfondir plutôt que rejeter les hypothèses de la théorie économique standard. Les études sur la performativité de l'économie mettent ainsi en évidence que des marchés « parfaits » peuvent exister, mais ils sont le produit d'une construction sociale, guidée par la théorie économique, et non le produit naturel des interactions entre vendeurs et acheteurs. Les traders, eux, sont bien rationnels, mais cette rationalité s'appuie sur diverses méthodes, sur les interactions entre agents ainsi que sur divers dispositifs matériels. Idem pour le consommateur, dont les arbitrages, réels, obéissent à diverses logiques, mais dépendent toujours des « équipements » qui peuplent les marchés et guident le choix : publicité, marques, rayonnages, emballages ...

Difficile, dans cette profusion de théories et de recherches entre économie et sciences sociales, de repérer une ligne de clivage claire. Peut-être peut-on distinguer d'un côté ceux des chercheurs qui, s'ils reconnaissent que les « facteurs sociaux » (institutions, État, valeurs, relations de confiance...) entrent dans l'explication des faits économiques, ajoutent aussitôt que leur rôle se limite à pallier les défauts d'un marché devant toujours être rationnel, transparent et efficace. De l'autre, on trouverait alors ceux qui refusent d'isoler les faits économiques des autres faits sociaux, et d'en faire une théorie spécifique. De fait, à travers la critique de l'économie, c'est bien la question du morcellement des sciences humaines et de leur éventuelle réunification qui se pose. Puissent les débats et résultats présentés ici modestement contribuer à faire avancer ce noble et difficile débat...

(980 mots)